L'OLYMPIEN NOMADE

MOHAMMED AHMED

Mohammed Ahmed est un coureur de fond canadien. Ahmed a remporté la médaille de bronze au 5000 m aux Championnats du monde d'athlétisme de Doha en 2019, le premier Canadien à remporter une médaille dans cette épreuve. Il a également été deux fois médaillé d'argent aux Jeux du Commonwealth dans les épreuves du 5000 et du 10 000 m. Ahmed a participé aux Jeux olympiques de l'été 2012 et 2016. Il a également couru le onzième 5000 m en salle le plus rapide de l'histoire à Boston en 2017, établissant par la même occasion le record national canadien. Né à Mogadiscio, en Somalie, de Said Yusuf et Halimo Farah, il est arrivé au Canada à l'âge de 11 ans et a commencé à courir sur piste à l'âge de 16 ans. La famille d'Ahmed est originaire d'Hargeisa, au Somaliland.

Chaque fois qu'on me demande de partager mon histoire, je suis toujours un peu hésitant. Je ne suis pas sûr de la raison exacte de cette réticence, à part peut-être l'ennui que m'inspire le nombre de fois où j'ai dû la raconter. Mais une autre raison peut être de savoir que le Canada est construit sur le dos de l'immigration et se nourrit de millions de personnes ayant exactement la même histoire. Dans ce contexte, la mienne ne semble pas si spéciale ou différente de celle de l'immigrant typique et même de l'histoire canadienne plus vaste. Cela ne signifie pas pour autant que je considère comme insignifiante la nécessité de partager des idées et des expériences et de montrer l'impact positif que cela peut avoir dans la société.

Vous pouvez choisir d'identifier quelqu'un par différents moyens, et en ce qui me concerne, mon mode de vie nomade est un moyen intéressant. Je me décrirais comme quelqu'un qui n'était pas destiné à être ici. Excusez le mélodrame, mais je dis cela en me basant sur les circonstances de ma naissance. Je suis né en Somalie, le pays qui se trouve à l'extrémité orientale de l'Afrique, à cheval sur l'océan Indien et la mer Rouge.

J'y suis né en 1991, au plus fort de la guerre civile dans le pays. La chose sur les conflits, c'est qu'ils déplacent les choses et évidemment les gens, mais la façon dont mes parents ont tenu bon ensemble à 22 et 23 ans et ont décidé de me mettre au monde

est un témoignage de leur esprit indomptable. Deux mois après ma naissance, mes parents ont décidé de s'enfuir pour se mettre à l'abri. J'aime à penser qu'ils en ont finalement eu assez de cette vie criblée de balles, marquée par une énorme incertitude, mais mon arrivée a été la chose qui leur a finalement donné le courage de partir.

Mes parents sont arrivés au Kenya dans un camp de réfugiés, puis grâce à l'aide financière d'oncles résidant à l'étranger, ils ont pu se réinstaller à Nairobi. C'est là que nous avons vécu pendant un certain temps jusqu'à ce que mes parents décident inopinément de déraciner à nouveau notre famille grandissante, cette fois dans des circonstances légèrement différentes de celles de notre premier déménagement. Pour des raisons logistiques, mon père n'allait pas faire le voyage avec nous cette fois-ci. En novembre 2001, alors que l'hiver approchait, ma mère, mes frères jumeaux Kadar et Ibrahim, mon petit frère Hamza, âgé de deux ans, mon cousin et moi ne sommes arrivés au Canada, avec rien d'autre que les quelques valises contenant nos vêtements spécifiques à la météo africaine.

Je me souviens de notre première année à 18 mois au Canada et je me rappelle que tout ce que je faisais, c'était me plaindre. C'est une dissimilitude avec notre lieu d'origine, l'étrangeté de la langue, la façon dont mes amis, mon père et oui, le soleil me manquaient. Je me souviens d'un jour précis en particulier. Ma mère m'a traîné avec elle pour faire une course d'épicerie en utilisant notre seul moyen de transport en ville pendant cette période, les transports publics. Alors que nous attendions l'arrivée du bus, qui avait quelques minutes de retard en cette froide journée d'hiver, je me suis tourné vers ma mère, gelé, et lui ai demandé : « pourquoi maman ? Pourquoi sommes-nous venus ici ? Nous ne connaissons personne et nous n'avons rien. Comment sommes-nous censés y arriver ? » Après quelques minutes de réponse : « Calme-toi, détends mon fils » et je n'ai pas arrêté de me plaindre, ma mère a utilisé un poème en somali pour me calmer. Elle a récité :

Oh, toi je t'ai porté le premier avec délice
Quelles que soient les circonstances de la vie
Peu importe à quel point la situation est difficile
Peu importe qui pourrait attaquer la nuit
Ou en mer, qui pourraient se croiser en plein vol
Nous recherchons la protection dans la puissance d'Allah
Car sa compagnie n'est jamais hors de vue
Alors, chéri, n'hésite jamais de peur
De notre situation actuelle, nous ressusciterons
De l'incertitude nous prendrons notre envol
Alors, chéri, n'hésite jamais de peur
L'avenir est plein de lumière vive
Alors, chéri, n'hésite jamais de peur.

C'était une adaptation au froid difficile et amère, mais nous avons pu y arriver.

Les leçons que j'ai tirées de l'installation de ma famille au Canada sont nombreuses, mais quelques-unes d'entre elles se distinguent : tout d'abord, il faut prendre des risques dans tout ce qu'on entreprend. Ma mère a décidé d'emmener ses enfants dans un pays qu'elle connaissait très peu, était incapable de parler la langue, sans père ou figure masculine pour l'aider à élever quatre garçons, ce qui représente une énorme responsabilité. Comment savait-elle que nous allions rester sur le droit chemin et vivre la vie qu'elle envisageait pour nous ? Elle ne le savait pas. Elle a seulement pris ce qu'elle pensait être la meilleure décision pour elle et ses enfants, déra-

cinant toute son existence et espérant le meilleur. Comment a-t-elle réussi à supporter tous les soucis liés à l'éducation des enfants dans un pays étranger et à nourrir tant de bouches ? Elle croyait en elle-même, s'appuyant sur tous les moyens qu'elle pouvait trouver, les amis, les uns les autres, Dieu.

On dit que les héros portent des capes, et je suis d'accord avec cela si l'on peut inclure le hijab dans cette définition. Si un héros existe dans ma vie, c'est ma mère. La détermination, le courage et la volonté de cette femme nous ont poussés, mes frères et moi, à aller très loin dans notre vie. Mes frères et moi avons tous fait des études universitaires, la plupart d'entre nous avons plusieurs diplômes et nous nous efforçons toujours de rendre maman fière. Je partage cette histoire non pas pour susciter la pitié, mais plutôt pour souligner l'importance de prendre des risques, de foncer quand on ne connaît pas le résultat. Soyez courageux, n'ayez pas peur !

« On dit que les héros portent des capes, et je suis d'accord avec cela si l'on peut inclure le hijab dans cette définition. »

Croyez-le ou non, c'est au Canada que j'ai découvert la course à pied, bien qu'ayant vécu pendant la plus grande partie de ma petite enfance, dans le pays qui domine en matière de ce sport. L'été 2004, mes frères et moi avons regardé les Jeux olympiques d'Athènes dans notre sous-sol. Ce sont les victoires de Kenenisa Bekele sur 10 000 mètres, l'arrivée de Hicham El-Garrouj dans l'épreuve du 1500 mètres, et leurs deux combats épiques avec Eliud Kipchoge sur 5000 mètres qui m'ont donné une motivation pour courir. Je me souviens très bien qu'après chacune de ces courses, je faisais rapidement des tours dans mon sous-sol. Ce sont ces Jeux olympiques qui m'ont donné l'envie de vouloir un jour participer à une compétition de ce niveau.

Lorsque l'école a commencé en septembre, la première chose que je me suis assuré de faire a été de m'inscrire dans l'équipe de cross-country et bien que je ne sois pas un piètre coureur, j'ai rapidement découvert que je n'étais pas non plus très bon. J'avais beaucoup de graisse de bébé autour du visage et je ne m'étais pas encore assez étiré.



Mohammed avec sa maman super-héroïne, Halimo Farah

J'ai été un coureur de milieu de peloton pendant la majeure partie de mes années de collège, mais cela ne m'a pas empêché d'écrire sur mon annuaire de fin d'études de 8e année, à côté de ma future profession : Olympien.

Quand je suis arrivé au lycée, j'ai continué à m'inscrire dans l'équipe de cross-country. Lors de ma première saison complète de cross-country au lycée, les choses ont peu changé pour moi, je finissais légèrement plus haut que d'habitude en tête du peloton. C'est peut-être le peu d'entraînement auquel j'ai été initié, ou peut-être le fait que mon corps se soit finalement étiré pour atteindre à peu près sa forme actuelle, longue et élancée. Tout au long du lycée, année après année, j'ai fait de légères progressions : d'abord, j'étais à une place près de l'OFSAA – les Jeux olympiques de la course à pied des lycéens en Ontario, puis dans ma deuxième année, j'étais dans le top 10, et enfin, dans ma 11e et 12e année, j'étais champion de l'OFSAA XC. Grâce aux conseils, à l'entraînement et aux connaissances que j'ai acquises au sein du club d'athlétisme local auquel j'ai adhéré, j'ai pu comprendre que je pouvais en réalité faire financer mes études et courir aux côtés de certains des meilleurs coureurs de la NCAA.

J'ai choisi l'université du Wisconsin-Madison et je me souviens d'un de mes plaidoyers auprès de Mick Byrne – né et élevé à Dublin, mais ayant également un terrible accent new-yorkais, avant que je ne m'engage : « Salut, Mick, pour ma troisième année, je veux faire partie de l'équipe olympique canadienne de 2012 », et il m'a dit : « Ouais, ouais, ouais, peu importe. Il suffit de parapher et de signer ces foutus documents et nous en discuterons quand nous y serons », je lui ai dit « marché conclu » ! Je suis arrivé à Madison avec le rêve de réussir sur le plan individuel, de remporter des titres en équipe et, surtout, de faire partie d'une équipe olympique. Je me souviens très bien des Championnats du monde juniors d'athlétisme de 2010, après ma campagne en première année, où j'ai participé au 10 km et j'ai terminé 4e. Les dirigeants d'Athlétisme Canada ont fait asseoir tous les membres de l'équipe canadienne et nous ont dit que nous étions candidats pour 2016. Tout ce à quoi j'ai pensé, c'est que je voulais réussir en 2012 et réaliser mon ambition de devenir un athlète olympique en 8e année, dès que possible.

La troisième année, après avoir décroché un titre en équipe nationale à l'automne, j'ai convaincu Mick de me faire porter le maillot rouge pendant l'hiver afin de me préparer à affronter la norme olympique pour la saison en plein air. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais par une nuit fraîche de mai, lors de la compétition sur invitation de Payton Jordan, j'ai réussi à fournir un effort raisonnable pour atteindre la norme olympique. Je me suis surpris moi-même, car, malgré mon désir profond et ma motivation pour cette compétition, j'ai dû améliorer mon meilleur score personnel de près d'une minute pour avoir une chance de me qualifier. J'ai participé à ces Jeux olympiques en étant à plat – un collégien fatigué, simplement heureux d'être là. Mais j'étais aussi déterminé à acquérir toute l'expérience que je pouvais, pour les années à venir.

J'ai fini l'année 2012 en ayant les Jeux olympiques de Rio 2016 en vue et une place sur le podium en tête. Après avoir terminé mes études à l'université Wisconsin, j'ai rejoint le Bowerman Track club, un groupe de Nike à Portland avec de nombreux athlètes talentueux. Au début, j'étais intimidé, et je suis sûr que mes coéquipiers peuvent en témoigner avec

tous les tics nerveux que j'avais. Mais l'environnement stimulant de Bowerman et le fait que le groupe soit très orienté vers les objectifs étaient en parfaite adéquation. Après l'année de transition 2015, où j'ai été finaliste du Championnat du monde et où j'ai établi un record national canadien sur le 5000 m, j'ai accueilli 2016 avec beaucoup d'enthousiasme. Dès le départ, j'ai battu mon record canadien de près de 10 secondes lors de la première course de la saison en plein air à la Prefontaine Classic, manquant de peu la marque des 13 minutes avec un temps de 13h1 et finissant troisième. Cette course m'a permis de participer aux jeux en tant que médaillé potentiel. C'est un rêve que je caresse depuis près de deux décennies. J'ai beaucoup travaillé en altitude à Park City, dans l'Utah, pour me préparer et j'ai établi des records personnels à l'entraînement.

Je n'avais jamais eu autant confiance en moi avant les Jeux, à part les essais olympiques canadiens où j'ai pu participer aux côtés de mon petit frère Ibrahim – je n'ai pas couru une autre course après le Pre-Classic. Je me suis qualifié pour le 5 km et le 10 km. Depuis l'époque où j'étais un jeune athlète, je me suis toujours perçu comme un athlète de 10 000 mètres – j'ai couru le 10 km sur la piste dès la 11e année lors des Mondiaux juniors, où j'ai établi un record personnel et me suis glissé dans le top 10 avec une 9e place. Il faut dire que j'ai vraiment aimé mes performances au 10 km de Rio et je me suis dit que si je devais remporter une médaille, ce serait celle-là. Ceux qui ont regardé la course savent que je n'ai absolument pas gagné de médaille et qu'après avoir été lâché vers 7 km, je finirais 32e, le dernier.

De l'espoir d'une médaille et peut-être même d'une victoire au fait d'être doublé plusieurs fois et de finir dernier, j'étais dévasté. Je n'arrivais pas à croire ce qui s'était passé, comment cela s'était-il passé à ce point ? Je me posais des questions : ne suis-je pas assez en forme, ne suis-je pas assez fort mentalement ? J'avais presque une semaine avant le 5 km pour travailler sur mes émotions. J'ai séjourné dans un hôtel de Rio de Janeiro, loin du tumulte du village olympique, dans la solitude. J'appelais ma mère et mon petit frère tous les jours avant les épreuves du 5000 m, pour me libérer de toutes mes émotions et de mes insécurités. Comme toujours, ma mère était là, mon héros en hijab. Elle m'a rassuré et m'a aidé à remonter la pente comme seule une mère peut le faire.

Après de nombreux jours, j'ai finalement surmonté la déception du 10 km et je me suis lancé dans la course de 5000 m sous le soleil de Rio de Janeiro, où j'ai accédé à la finale. J'étais déterminé à ne pas répéter les mêmes échecs qu'il y a une semaine, plus que tout je tenais à prendre ma revanche – c'était mon mantra, chercher la revanche. Portant un kit du Canada tout blanc, j'ai « franchi la ligne » et j'ai suivi le champion olympique en titre. Les Éthiopiens étaient déterminés à faire une course honnête, ils ont enchaîné des tours de 62 et 63 secondes, nous faisant faire quatre tours en 4h12. Je suis resté patient et je me suis préparé pour un exploit, prêt à montrer au monde ma nouvelle vitesse. Lorsque le virage a été pris pour l'avant-dernier tour, j'étais dans une mauvaise passe, coincé à l'intérieur, j'ai réussi à trouver une échappatoire et à m'accrocher au groupe de 4 coureurs après avoir pris quelques coups de coude. À la barre des 200 mètres, j'étais encore dans la course et à 150 mètres de l'arrivée, j'ai tenté de passer devant et de dépasser les autres pour obtenir la troisième place, où j'ai été confronté à des coudes plus féroces, comme le dit le proverbe : si tu ne te frottes pas, tu ne fais pas la course. Mon

élan a fait défaut et j'ai manqué de souffle pour les 50 derniers mètres – une fois de plus, je n'ai pas été en mesure de remporter une médaille.

Après avoir d'abord été disqualifié avec deux autres athlètes, j'ai été réintégré et j'ai été officiellement quatrième au classement final – ce qui pour moi aurait tout aussi bien pu être la dernière. Je n'ai pas trouvé de réconfort à être proche. En y repensant, je suis fier de la façon dont j'ai rebondi et la leçon que j'ai tirée de ces jeux est l'importance de ne pas paniquer quand les choses deviennent difficiles, vous allez connaître des péripéties ; vous devez juste vous battre et en ressortir plus vigoureux pour mieux affronter les prochaines situations – quand les choses sont devenues difficiles vers les 7 kilomètres, lors de ma première course, le chaos s'est installé et je me suis complètement effondré. Mais j'ai pu surmonter ces déceptions et ne pas les laisser me définir. Le plus beau souvenir des Jeux olympiques de Rio en 2016 a été de retrouver mes entraîneurs, Jerry Schumacher et Pascal Dobert, devant le stade après la finale du 5000 m et de leur dire : j'en ai tiré quelque chose. Je suis dix fois… cent fois plus performant que les athlètes qui participaient à ces jeux ». Les expériences laissent des traces qui ont des étincelles durables.



Mohammed aux Championnats mondiaux de 2019

En 2019, j'ai obtenu ma plus haute distinction à ce jour, en me classant troisième de la course de 5000 mètres aux championnats du monde, ce qui témoigne de ma croissance en tant qu'athlète et de ma force à surmonter les déceptions passées à Rio et les années qui ont suivi. Mon classement à Doha n'était pas une première pour moi seul, mais a également marqué la première fois que la feuille d'érable canadienne a volé au-dessus de la tribune des médailles sur une épreuve de plus de 800 mètres. Si l'on me demandait de quoi je suis le plus fier, du premier (l'exploit individuel lui-même) ou du second (le fait d'avoir assuré au Canada sa première médaille dans une épreuve de fond), je choisirais le second ; le moment du Patrimoine canadien, parce que les réalisations historiques auront toujours un sens et une signification pour quelqu'un ou quelque part dans la société par le fait que le Canada ait été « le premier ». En revanche, le sommet de la célébration d'une réalisation individuelle ne se situe

qu'au moment où elle a eu lieu. Il peut être remplacé par des réalisations dans les années à venir.

La comparaison est une réalité majeure dans le monde du sport, et je suis certain que ma performance de Doha sera très probablement célébrée non pas par le simple fait que je I' ai accomplie, mais par le fait qu'elle ait eu lieu, la première étant uniquement liée aux circonstances dans lesquelles elle a été accomplie et la prêtant à la critique, et la seconde étant à jamais liée et vénérée pour sa place dans I' histoire de la course de fond canadienne. Si l'on me demandait de citer le moment le plus marquant de mon histoire en tant que Canadien, je citerais très certainement ce moment. Il est impossible d'isoler un seul événement dans sa vie et d'en tirer tout le sens. Les expériences que j'ai vécues en grandissant au Canada ont façonné ma personnalité et se sont matérialisées partout où je suis allée. Cependant, j'ai souvent dû examiner la nuance de mon identité, compte tenu de sa complexité.

La dichotomie d'un corps à trait d'union (somalo-canadien) ainsi que la dualité d'être à la fois immigrant et citoyen ont soulevé en moi des questions d'appartenance et de sens, qui se sont avérées trop difficiles à appréhender à certains moments de ma vie. En représentant le Canada dans le monde entier, j'ai eu l'occasion, au cours des deux dernières décennies, de travailler ces différentes subtilités de mon identité et d'en arriver à une meilleure compréhension de chacune d'entre elles. La diversité des noms, des origines et de la couleur de la peau de mes coéquipiers nationaux m'a permis d'apprécier qui peut être Canadien et a donné un sens plus profond à ma place dans le pays.

Obtenir la toute première médaille mondiale du Canada dans une épreuve de fond sera toujours un événement dont je suis extrêmement fier, car le Canada nous a offert, à ma famille et à moi, un foyer alors qu'il n'en avait pas l'obligation et nous a donné la chance d'avoir de meilleures opportunités. Cet événement renforce davantage mon attachement à cette nation, tout comme les différentes expériences vécues en portant la feuille d'érable sur ma poitrine ont contribué à forger une plus grande confiance dans mon identité somalienne et canadienne et ont donné un sens à mon mode de vie nomade.